



Marcel Duchamp et "La marée mise à nu par ses collabataires, même" (1923)

LA SECTION CLINIQUE DE NANTES

www.sectioncliniquenantes.fr - bporcheret@wanadoo.fr - 06 61 34 83 09
1 square Jean-Heurtin 44000 Nantes

UFORCA - Pour l'Université Populaire Jacques-Lacan
Sous les auspices du Département de Psychanalyse, Université Paris VIII

COMMENT S'ORIENTER DANS LA CLINIQUE

SESSION 2019-2020 :

LES IMPASSES DE LA JOUISSANCE



La Section Clinique de
Nantes

Comment s'orienter
dans la clinique.

La session 2019-2020 :
Les impasses de la
jouissance

Les séminaires de textes

Juin 2020 : Lecture du chapitre VI du texte *Le Malaise dans la civilisation*.¹

Cette séance de la session n'ayant pu avoir lieu en cette période de (dé)confinement, nous éditons ici le texte que Catherine Limesse a préparé, ce dont nous la remercions ici.

LA CIVILISATION AU POINT MORT, par Catherine Limesse

Le texte de Freud nous saisit dans le chaos de la crise sanitaire qui dérange l'ordre des choses : l'époque est dérangée, chiffonnée : il y a quelque chose qui cloche...

La mort, le plus souvent déniée, fait retour avec effroi, « cet état qui survient quand on tombe dans une situation dangereuse sans y être préparé. »² Nous serions « en guerre » et il y aurait du « tri » à faire, ce signifiant renvoyant à la sélection opérée en 14-18 parmi les blessés de guerre : on soigne... ou on laisse ? L'hécatombe dans certaines maisons de retraite, la violence des chiffres qui tombent chaque soir, l'absence de rituel et donc de symbolisation ont décapé la « civilisation », mettant à nu ses failles : quelle considération pour les « aînés » (euphémisme du langage politique pour parler des vieux... mis à la casse) ? La situation des enfants perçus au début de la pandémie comme incubateurs et donc dangereux rappelle celle des « enfants sorciers », boucs émissaires porteurs d'un trouble. Des représentations insistent, se répètent de manière mortifère. La question du Mal, toujours à l'œuvre, est obsédante dans le texte de Freud.

Un malaise, un malheur, un mal détruit, dissocie, fragmente quand la civilisation et ses civilités ont pour projet de rassembler, de relier au nom du Bien. Ce au prix d'un renoncement : la civilisation nous dit Freud nous demande de renoncer à la satisfaction

¹ S. Freud, *Le Malaise dans la civilisation* (1930), Éditions du Seuil, Coll. Points, 2010, traduction B. Lortholary.

² S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir » (1920), *Essais de psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, 1981, traduction J. Laplanche et J.-B. Pontalis, p. 50.

pulsionnelle, à la jouissance, cet « au-delà du plaisir » « qui n'est ni la joie, ni le plaisir ». « Le progrès de la civilisation se paie d'une perte de bonheur du fait de l'accroissement du sentiment de culpabilité. »

S'il y a accord sur les figures du mal qui seraient identifiables (Cf. Schopenhauer, qui aurait inspiré Freud), la notion du « bien » et donc de la civilisation recouvre des conceptions très différentes sur lesquelles on ne s'entend pas : les utopies qui ont pu s'en réclamer en témoignent.

Dans le chapitre VI de *Malaise dans la civilisation*, Freud avance que la pulsion de mort (il évoque le masochisme et le sadisme) se combine à la pulsion de vie, pulsion érotique, libido tournée vers des objets – le moi lui-même pouvant dans le narcissisme être investi comme objet d'amour.

La pulsion de mort serait toujours à l'œuvre dans le vivant : la mort est au travail dès la naissance et pousse vers un retour à l'inertie. Elle se présenterait sous la forme d'une agressivité nécessaire à l'être humain pour assurer son existence. Elle lui permet de se procurer ce dont il a besoin pour survivre (autoconservation du moi), de se protéger des dangers naturels qui le menacent (la domination de la nature a aujourd'hui atteint un point de dangereux déséquilibre dans l'anthropocène), de se défendre des autres, sources de « déconvenues permanentes ». Lorsqu'elle est portée sur l'extérieur, elle protégerait le moi d'une autodestruction (la pulsion agressive pouvant se retourner contre le moi) : elle aurait donc un rôle d'autoconservation.

Les figures du Diable, du Juif serviraient d'écran de projection et porteraient le chapeau du mal pour habiller l'homme de vertu, « puisqu'il convient de s'incliner bien bas devant la nature profondément morale de l'homme »³, nous dit Freud avec ironie.

Mais Freud instille le doute – et le malaise chez ses contemporains – en allant plus loin : il cherche à montrer qu'il existe une pulsion de mort autonome, déliée de la libido. Il pose donc la question du mal en l'homme, un mal pour le mal fondamental et premier, qui agirait pour son propre compte, se répéterait, insisterait car pourvoyeur d'une satisfaction, d'une jouissance mortifère (mais ce lien du mortifère à la jouissance ne nuance-t-il pas l'idée d'une autonomie de la pulsion de mort ?).

Freud parle de « pulsion » et très rarement de jouissance. « Si la jouissance est réelle, la pulsion est un mythe » (Bernard Porcheret), autrement dit un montage intellectuel, imaginaire pour rendre compte d'un réel non symbolisable.

Nous tenterons de repérer cette pulsion de mort autonome dans les trois champs distingués par Lacan (le réel, l'imaginaire et le symbolique) à partir de l'approfondissement de trois courts extraits du texte.

I – Dans le champ du réel : ça se répète, ça chiffonne et ça jouit

« Je m'avisai de l'existence de la contrainte de répétition »⁴ : Freud se réfère à un extrait d'« Au-delà du principe de plaisir » sans expliciter à nouveau.

³ S. Freud, *Le malaise dans la civilisation*, op. cit., p. 133.

Il faut recourir à Lacan pour comprendre que « ce qui est au cœur de la répétition, c'est le réel », « un réel qui revient toujours à la même place » sous l'effet d'une contrainte. « On revient tout le temps sur le même truc ».

Freud observe cette contrainte de répétition dans la clinique et notamment dans les névroses traumatiques de guerre. Dans "Au-delà du principe de plaisir", il disait ceci : « l'effroi que les soldats ont éprouvé sur le champ de bataille a produit des traumatismes qui laissent ces hommes dans un état de souffrance psychique intense (...) Or, la vie onirique des névroses traumatiques se caractérise par ceci qu'elle ramène sans cesse le malade à la situation de son accident, situation dont il se réveille avec un nouvel effroi. C'est là un fait dont on ne s'étonne pas assez. »

Le sujet réactualise une souffrance qui assiège sa vie psychique, la dévore. Gabriel Le Bomin, dans *Les fragments d'Antonin*⁵, utilise des images d'archives de l'Hôpital militaire du Val de Grâce, qui montrent des soldats téтанisés dans la reviviscence de la situation traumatique et incapables d'en décoller : attitudes répétitives stéréotypées, corps « possédés » par l'actualisation du trauma, visages effarés, horripilation. Le temps s'est arrêté dans une fixation à la souffrance au point mort de la tranchée.

Cette fixation à la souffrance et sur la souffrance interroge Freud : pourquoi ce blocage sur l'effroi, sur ce qui fait souffrir, sur ce qui ne fait pas plaisir ? Pourquoi ce « choix » de la souffrance ?

Cette question revient quand Freud interroge ce qui fait obstacle à la guérison dans la cure. Freud constate que malgré l'élucidation dans l'analyse, le patient s'accroche à son symptôme, sa souffrance se répète, insiste, empêche d'exister. Une force d'inertie s'oppose à la résiliation du symptôme : le sujet tiendrait-il à ses douleurs, serait-il tenu par ses douleurs ? Avec quel bénéfice ? Pour Freud, le sujet souffre mais accomplit dans la répétition et l'insistance de cette souffrance une jouissance inconsciente. Jean-Claude Razavet dit ceci : « Il existe dans les symptômes un noyau de jouissance qui résiste à l'action de la parole et du langage ».⁶ Il y aurait une jouissance mortifère du symptôme.

La répétition mortifère se repère aussi dans les histoires familiales avec des sauts générationnels.

La mythologie l'illustre avec Œdipe (« pieds gonflés ») qui se prend les pieds dans un destin mortifère s'accomplissant à son insu. Si Œdipe dénoue l'énigme de la sphinge il ne parvient pas à dénouer celle de son origine et n'a donc pas accès à sa « vérité ». L'ignorant, il est agi et ne peut écrire sa propre histoire. Il rejoue une destinée, une histoire déjà écrite et ne s'en échappe pas. Comme le dit Yann Diener, il ne s'extrait pas de la « gangue familiale, cette forme déterminée par les angoisses des parents et les cauchemars des grands parents ».⁷

Dans ses chroniques dans *Charlie Hebdo*, Yann Diener évoque des histoires qui se répètent à l'insu de ceux qui les jouent :

⁴ *Op. cit.*, p. 130.

⁵ *Les Fragments d'Antonin* est un film français réalisé par Gabriel Le Bomin, produit en 2005 et sorti en France en 2006.

⁶ J.-C. Razavet, *De Freud à Lacan, Du roc de la castration au roc de la structure*, Ed. Deboeck, 2018, p. 194.

⁷ Y. Diener, « Des histoires chiffonnées », Gallimard, 2019, p. 17.

- Emmanuel Carrère, dans son roman *La moustache*,⁸ raconte à l'insu de l'auteur une page cachée et mortifère de l'histoire familiale.
- Le « savoir déporté » d'un adolescent que le verbe « gazer », retour du refoulé familial, fait disjoncter.
- L'inquiétante étrangeté de ce garçon de 9 ans qui dessine des scènes torturées sorties d'un passé sous silence par un grand-père impliqué dans la guerre d'Algérie.

Quelque chose revient, insiste, se répète : retour du refoulé familial mais aussi insistance du mortifère qui court entre les générations. Sous quelle contrainte ?

Dans l'Histoire aussi le « passé ne passe pas ». Henry Rousso⁹ parle de retour du refoulé au sujet de la mémoire juive et de la collaboration occultées aux premiers temps des mémoires de la Seconde Guerre Mondiale.

Yan Diener, toujours dans ses *Histoires chiffonnées*, (le terme fait référence au rêve de la girafe chiffonnée du petit Hans) explore cette répétition : « Ce qui n'est pas énoncé ou pas entendu fait retour dans le réel, se répète et toujours à la même place ». Ainsi du signifiant « interné », signifiant « trace des poubelles des camps » comme l'écrit Anne-Lise Stern¹⁰.

Drancy, camp d'internement et de transit sur le chemin de la déportation et de l'extermination héberge aujourd'hui de nombreux patients de l'hôpital psychiatrique voisin : « il y avait ici des internés sous Vichy... et il y a toujours ici des internés ».

Ainsi aussi de l'Autriche qui fait l'autruche, se pose en victime du nazisme et ne reconnaît pas ses choix nazis...qui insistent dans son actualité politique : « lorsqu'on essaye d'effacer un acte il revient au même endroit avec une grande précision »¹¹. Le mortifère insiste sous la contrainte de la répétition. Une chose – « La Chose » ? – reviendrait toujours à la même place. Une force irrépessible – souvent pourvoyeuse d'une jouissance – s'opposerait au principe de plaisir.

Dans le champ de l'imaginaire, la satisfaction pulsionnelle, la jouissance mortifère se colorent de toute-puissance.

II – Dans le champ de l'imaginaire : fureur narcissique et jouissance de la toute puissance

« Mais même quand elle [la pulsion de mort] se manifeste sans intention sexuelle, et jusque dans la fureur destructrice la plus aveugle, il est incontestable que la satisfaction est associée à une jouissance narcissique extraordinairement élevée, en ce qu'elle montre au Moi ses vieux désirs de toute puissance exaucés ».¹²

⁸ E. Carrère, *La Moustache*, POL, 1986.

⁹ H. Rousso, *Le Syndrome de Vichy : 1944-1987*, Ed du Seuil, 1987 et *Vichy, un passé qui ne passe pas*, Gallimard, « Folio Histoire », 1996.

¹⁰ Anne-Lise Stern, *Le Savoir-Déporté : Camps, histoire, psychanalyse*, Paris, Seuil, coll. La Librairie du XXI^e siècle, 2004.

¹¹ Y. Diener, *Des histoires chiffonnées : 1938-2018*, Gallimard, 2019, page 29.

¹² S. Freud, *Le malaise dans la civilisation*, op. cit., p. 134.

Comment cette pulsion de mort déliée de la pulsion sexuelle mais en lien avec une jouissance narcissique est-elle « autonome » ? S'articule-t-elle à l'imaginaire ?

Le moi est le lieu originel du narcissisme et de l'imaginaire. Narcisse aime son image au point de s'y confondre et s'y noyer, d'en mourir : cet imaginaire est donc aliénant. Ce moi investi comme objet d'amour (la pulsion libidinale fait retour sur le moi) est une image, un miroir déformant, un mirage, une fiction avec laquelle le sujet s'arrange au détriment d'une vérité inconsciente « qui se souffre » et se refoule.

Ce narcissisme est intolérant : il se construit sur une hostilité première (*hostis* par étymologie signifie *étranger*), sur un rejet qui sépare de l'autre. C'est le « non soi » qui fonde le « moi » identitaire et xénophobe, celui qui a peur de l'autre, de l'altérité, de l'étranger à soi. Ce narcissisme « dévorant » (Bernard Porcheret) peut s'accompagner d'une « fureur destructrice » dans une jouissance mortifère, un affect de toute puissance illimitée que le symbolique ne parvient pas à contenir et refréner. « J'ai tous les droits et je me fiche de la loi », a-t-on pu faire dire à Hitler.

« On sous-estime toujours la possibilité que certains recherchent le pire et en jouissent » dit Pierre-Henry Castel, « la jouissance de la destruction est à l'œuvre (...) et c'est cette jouissance -là qui les titille. »¹³

« Cet homme, c'est le mal » dit une victime du génocide rwandais au sujet de Félicien Kabuga, à l'origine de la Radio des Mille Collines qui distillait une propagande haineuse et pourvoyeuse de signifiants mortifères (les Tutsis sont des « cafards »). Kabuga est aussi à l'origine de la commande des machettes qui ont servi à mettre en pièces, à « couper ». J'associe ce signifiant, « couper », à un narcissisme qui se coupe de l'autre pour se fonder ; le moi se sépare « coupe le cordon » pour advenir. Couper, découper renvoient aussi à l'imaginaire de la cruauté, à la réduction de l'autre en miettes, à son démembrement. Orphée s'enferme dans la mélancolie du deuil, et est déchiqueté par les Bacchantes qui ne parviennent pas à le détourner de sa douleur. La rage destructrice met le moi de l'autre en morceaux – pour garder le pouvoir, pour dominer ?

Des récits de féminicides¹⁴ parlent « d'*overkill* », autrement dit de déchaînement de violence. L'assassin s'acharne sur sa victime, se déchaîne avec « un nombre démesuré de coups assésés » – coups de couteau-le plus souvent – que les médecins légistes renoncent parfois à compter. Avec quelle jouissance mortifère ? « On est sur une décharge pulsionnelle » explique une psychologue. Le crime intervient très souvent dans des situations de rupture, de séparation souhaitée par la compagne : se séparer d'une relation de pouvoir, affirmer son moi est un impossible à entendre pour des personnalités « extrêmement narcissiques » et « dans la satisfaction quasi immédiate de leurs désirs », dit une psychologue dans l'article du journal *Le Monde*.

La meute peut aussi se déchaîner en masse, on l'a déjà vu dans « Psychologie des foules et analyse du moi ».¹⁵ Elle peut aussi se déchaîner sur internet et les réseaux sociaux où règne le narcissisme du « moi je », de « mon opinion » et de la construction d'une image de soi : elle intimide, harcèle, fragmente une culture commune au nom de l'identitaire. « La Chose » qui détruit est à l'œuvre : réactive-t-elle ce que Freud appelait « la horde primitive » et ses désirs, « ses vieux désirs » de toute puissance ?

¹³ P.-H. Castel, « Une jouissance qui se passe de l'autre », *Libération*, 10 mai 2020).

¹⁴ *Le Monde*, 31 mai 2020.

¹⁵ S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi » (1921), *Essais de psychanalyse*, op. cit.

Pierre-Henry Castel, psychanalyste, questionne cette jouissance du mal pendant un temps d'épidémie qui met en danger la culture et profite aux appétits décomplexés de richesse et de pouvoir : « la jouissance du mal sera-t-elle bientôt notre dernière jouissance ? »¹⁶

« Les malheurs qui nous attendent sont étranges car ils sont le fruit de l'homme lui-même. », dit Alain Hervé ¹⁷, « Depuis un siècle au nom du progrès a commencé la plus gigantesque entreprise de destruction qu'une espèce ait jamais menée contre le milieu qui soutient sa vie, et contre la vie elle-même ». Amazonie forêt de cendres, climat dérégulé, écosystèmes déséquilibrés, ressources pillées, hommes et animaux maltraités, délogés, zoonoses pandémiques sont le prix à payer de l'opulence, d'un déballage d'objets inutiles, d'un dérèglement pulsionnel. Pour satisfaire quoi ? Pour retrouver quelle jouissance perdue ? Pour boucher quel manque ?

La civilisation échouerait-elle à canaliser cette emprise, cette rage destructrice visible à différentes échelles ?

Le chaos aurait-il raison du cosmos, de l'organisation du monde par un ordre symbolique ? Une jouissance mortifère décapante passerait-elle au travers des mailles d'une civilisation incapable de la contenir ?

Comment la pulsion de mort s'articule-t-elle au symbolique ?

III – Dans le champ du symbolique : pulsion de mort et civilisation

« L'agressivité est une disposition pulsionnelle originelle et autonome de l'être humain, et je reviendrai sur le fait que la civilisation trouve en elle son plus gros obstacle. La civilisation est un processus au service de l'Eros qui veut assembler des individus humains isolés, puis des familles, puis des ethnies, des peuples, des nations en une grande unité, l'humanité. Les ensembles d'êtres humains sont destinés à être liés par la libido. (...) Mais à ce programme de la civilisation s'oppose l'agressivité naturelle des êtres humains, l'hostilité de l'un envers tous et de tous envers lui. Cette pulsion agressive est la descendante et la principale représentante de la pulsion de mort que nous avons trouvée à côté de l'Eros, qui se partage avec lui la domination du monde ».¹⁸

• *La civilisation comme obstacle à l'agressivité, à la pulsion de mort*

La civilisation codifie et règle les rapports humains, inhibe l'agressivité : civilité, courtoisie, don et contre don, usages qui diffèrent d'une civilisation à l'autre, règlent les distances sociales et le lien social (voir à ce sujet les travaux de Edward T. Hall). Norbert Elias, dans « La Civilisation des mœurs »¹⁹, raconte la longue histoire de la répression des pulsions (voir notamment le chapitre 7 consacré aux « Modifications de l'agressivité ») sous l'effet de la contrainte d'un pouvoir centralisé : la crainte du châtement, l'autocontrainte par intériorisation de valeurs morales, la culpabilité entachent la jouissance d'un déplaisir qui inhibe la pulsion destructrice. L'État accapare la violence dans la guerre (violence d'État), la

¹⁶ P.-H. Castel, *Le mal qui vient*, Cerf éditions, 2018.

¹⁷ Alain Hervé, journaliste cité par « Cairn info » : <https://www.cairn.info/revue-la-clinique-lacanienne-2012-2-page-129.htm>

¹⁸ S. Freud, *Le malaise dans la civilisation*, op. cit., pp. 134-135.

¹⁹ N. Elias, *La civilisation des mœurs*, Pocket, 2002.

réprime plus ou moins violemment, la cantonne à des tortures de moins en moins tolérées (corrida, combats de coqs), la canalise dans des activités régulées (compétitions sportives), en permet la métaphore culturelle (théâtre, cinéma par exemple).

La guerre elle-même est aseptisée par l'imaginaire médiatique et les signifiants : les « frappes chirurgicales » d'une guerre spectacle ont remplacé le réel tranchant du corps à corps des tranchées.

L'Homme doit renoncer à la jouissance de la pulsion, mais la jouissance inhibée est toujours prête à se déchaîner : sous le sourire Khmer, le S21²⁰, sous les cadeaux de Noël, *Festen*.²¹

Freud le rappelle : « Le moi n'est pas maître dans sa propre maison », autrement dit nous maîtrisons difficilement nos pulsions. La loi de l'Autre est insuffisante : le symbolique échoue à retenir toute la jouissance pulsionnelle, qui passe au travers des mailles du filet civilisateur. Ça échappe et ça dérape.

- *L'hostilité comme obstacle à la civilisation*

Pour Freud la civilisation fait du lien, rassemble sous couvert de valeurs universelles et partagées : elle met de l'ordre (cosmos) dans le chaos originel (les mythes racontent cette mise en ordre), elle range ce qui est en désordre. Bernard Porcheret dit ceci : « Un ordre symbolique, c'est plus qu'une loi, c'est une accumulation numérotée, un rangement ». ²² Les ravages de la haine, première, seraient pris en charge par le symbolique : ils seraient solubles dans « l'amour du prochain », dans le lien social, le « vivre ensemble » prônés par un discours de « valeurs » civilisatrices .

Mais l'hostilité de la « petite différence » ébranle et fragmente l'édifice, fabrique de l'étranger (*hostis*), essentialise, « racialise », radicalise un retour aux « racines » culturelles identitaires. Le mot « culture » est d'ailleurs repris largement et abusivement dans le champ social (« culture d'entreprise », « culture de banlieue »), pour parfois afficher des particularités instrumentalisées par les promoteurs politiques du repli identitaire.

Caroline Fourest dans « Génération offensée »²³ évoque les dégâts de cet enfermement identitaire au sujet de la dite « appropriation culturelle » et constate que la génération montante raisonne de plus en plus en termes de « tribus » et « d'identités » au détriment d'un universel intégrateur de citoyens. Le projet civilisateur « d'une grande unité, l'humanité » (Freud) échouerait devant la séparation en « ethnies », en « cultures », en « communautés » au mieux indifférentes, au pire dressées les unes contre les autres, revendiquant chacune leurs « libertés » sans références communes : il y aurait donc un recul du symbolique au profit d'une hostilité première et d'un réel destructeur. La loi qui libère échouerait à retenir la jouissance destructrice des « libertés » qui oppriment.

²⁰ *S21, la machine de mort khmère rouge* est un film documentaire franco-cambodgien réalisé par Rithy Panh, sorti en 2003.

²¹ *Festen* est un film danois réalisé par Thomas Vinterberg sorti en 1998.

²² B. Porcheret, « La jouissance, son réel », séminaire théorique de la Section Clinique de Nantes, avril 2020. En ligne sur le site de la SCN : <http://www.sectioncliniquenantes.fr/les-textes-de-la-section-clinique-de-nantes/>

²³ C. Fourest, *Génération offensée : De la police de la culture à la police de la pensée*, Grasset, 2020

- *Un noyau de jouissance incivilisable*

« Toute la jouissance à l'œuvre dans la pulsion ne se laisse pas assécher, mortifier, civiliser par la castration à l'ombre du père », dit Jean-Claude Razavet²⁴ La castration renvoie au symbolique, à la civilisation, à la loi de l'Autre qui interdit la jouissance. « Mais il y a un reste : petit *a* », dit Bernard Porcheret²⁵, « un reliquat de jouissance, un plus de jouir, une part maudite qui fait un trou dans l'Autre, en révèle l'inconsistance et s'en échappe ». La pulsion de mort est à l'œuvre dans la « domination du monde » (Freud) jusqu'à l'autodestruction.

La crise sanitaire, la crise écologique résultent d'une volonté d'emprise, et d'un dérèglement pulsionnel : « les objets du marché ont dérégulé la pulsion orale (manger), la pulsion anale (posséder), la pulsion scopique (regarder) », dit Gilles Chatenay²⁶. Ce toujours plus d'objets vient se coller aux exigences d'un plus de jouir avide de consommation et jamais satisfait, l'objet bouche-trou leurrant la satisfaction éphémère et jamais atteinte. Le manque insiste, l'objet le bouche et masque ce qui cloche : l'ennui ? Le vide dépressif ? La mort ? Quel manque ? Quel désir ?

« Nous avons besoin de beaucoup de prothèses pour essayer de nier la maladie, la mort ou l'impossible. Aujourd'hui ce sont des prothèses numériques qui nous permettent de croire que nous n'avons pas de limites. Nous dépensons une énergie colossale pour continuer à croire que la pulsion de vie est victorieuse dans son combat contre la pulsion de mort. C'est aussi ce qui fait que la surprise est énorme, collectivement, quand collectivement nous sommes débordés par Thanatos », dit Yann Diener.²⁷

Une jouissance qui déborde (« le désastre de la jouissance »), Thanatos qui nous déborde... : il y a bien « malaise dans la civilisation »... au point mort.

Le texte de Freud est d'une actualité saisissante.

Catherine Limesse

²⁴ J.-C. Razavet, *De Freud à Lacan, op. cit.*

²⁵ B. Porcheret, *op. cit.*

²⁶ G. Chatenay, discussion à partir de « Les calculs du sujet », Séminaire théorique de la Section Clinique de Nantes, décembre 2019. En ligne à cette adresse : <http://www.sectioncliniquenantes.fr/les-textes-de-la-section-clinique-de-nantes/>

²⁷ Y. Diener, « La mort est toujours là », *Charlie Hebdo*, 15 avril 2020.